

LE FÉTICHISME OLYMPIQUE

Article de Maurice Duverger (https://fr.wikipedia.org/wiki/Maurice_Duverger), paru dans *Le Monde* du 18 septembre 1972

APRÈS les Jeux de Munich, envahis par l'argent, la politique et les nationalismes, tout le monde déplore la dégradation de « l'idéal olympique ». Mais peu de gens s'interrogent sur la valeur de cet idéal lui-même, qui est révééré de façon quasi universelle, sciemment ou non. Constatons d'abord que le rêve de Pierre de Coubertin n'a qu'une ressemblance formelle, apparente, extérieure avec les traditions antiques. Les Olympiades grecques réunissaient seulement des pays ayant les mêmes croyances fondamentales, le même système de valeurs. Elles n'avaient aucune prétention universaliste. Réservées uniquement aux cités helléniques, elles écartaient tous les autres peuples. Ajoutons qu'il s'agissait essentiellement d'une liturgie religieuse, la compétition sportive étant une forme d'hommage aux dieux dans une conception de l'homme où le christianisme n'avait pas encore séparé l'âme et le corps. Transposer cela dans le monde actuel aboutit à une caricature : à une belle Hélène respectueuse, en quelque sorte. Car demander aux hommes d'un univers aussi divisé que le nôtre, qui n'ont aucun système de valeurs communes, de s'affronter sur un stade en oubliant leurs antagonismes politiques et sociaux, c'est minimiser ceux-ci. L'entreprise est plus que douteuse malgré la sincérité de son promoteur. Sa nature est profondément conservatrice. Masquer les contradictions et les conflits de la société a toujours été l'un des moyens essentiels de maintenir l'ordre établi. En Occident, l'idéal olympique fait aujourd'hui partie d'une gigantesque entreprise de dépolitisation qui utilise le sport, la mode, les gadgets, l'automobile, les loisirs, les « chansons » chères à M. Arthur Conte, les faits divers, etc., afin de détourner l'attention des problèmes fondamentaux. Les pays socialistes commencent à s'y intéresser dans un but analogue : malgré leur forte propagande idéologique, ils ne sont pas fâchés de faire oublier un peu à leurs concitoyens les difficultés de la production, l'emprise de la bureaucratie, l'oppression de la police. En faisant du sport une valeur essentielle, en l'entourant d'une auréole quasi mystique, on favorise des entreprises encore pires. Il paraîtra scandaleux à beaucoup de dire que le style des Jeux de Berlin en 1936 tendant à créer des « dieux du stade », est assez conforme finalement à l'esprit olympique tel qu'on a voulu le ressusciter. Est-on bien sûr cependant qu'une telle affirmation ne comporte pas une part de vérité ? La règle de l'amateurisme et du désintéressement est aussi mystificatrice. Elle néglige l'inégalité des conditions matérielles où vivent les hommes.

Seuls les gens qui ont des loisirs, donc des revenus suffisants pour ne pas travailler à temps plein dans un labeur pénible, peuvent réellement s'entraîner à l'athlétisme dans ces conditions : le mineur de fond, l'ouvrier de la chaîne de montage, le garçon de magasin, et bien d'autres, ne le peuvent pas. Appliqué strictement, le principe olympique n'ouvrirait le stade qu'aux fils de bourgeois, à moins d'une réglementation internationale obligeant toutes les nations du monde à donner à tous leurs citoyens une éducation physique prolongée et les moyens de la suivre, comme le faisaient les cités grecques de l'Antiquité.

Le mythe olympique se situe dans le cadre d'une classe, d'une idéologie et d'une époque. Il correspond à la mentalité d'une certaine aristocratie éclairée du début du vingtième siècle, plus ou moins adoptée par une grande bourgeoisie qui a calqué ses comportements sur le sien. Jean de Beaumont, lord Killanin, Avery Brundage la partagent aujourd'hui.

Des gens riches, bien élevés, peu conscients des problèmes matériels qui dominent la vie des autres hommes, assez larges d'esprit et dégagés personnellement pour surmonter leurs différences nationales. Des libéraux, pensant que la lutte sociale fondamentale se déroule entre individus et qu'elle est suffisamment modérée pour pouvoir s'exprimer à travers des compétitions sportives. Des anti-intellectualistes, rêvant de rééquilibrer un monde rationnel et technicien par le développement des qualités physiques. Des conservateurs aussi, cherchant plus ou moins consciemment à nier les contestations politiques et sociales qui mettent en cause leurs privilèges.

Un tel « idéal » ne mérite pas l'estime dont on l'entoure, lequel est hypocrite la plupart du temps d'ailleurs. Les Jeux olympiques tels qu'ils se sont déroulés à Munich et à Mexico n'en constituent pas une dégradation. Sur certains points, ils sont plutôt plus valables que lui au contraire, malgré les apparences. L'apparition de la politique dans ces vastes kermesses rappelle qu'elle commande l'existence et la dignité des hommes, au-delà d'un formalisme sportif. L'entraînement par les soins de l'État ou grâce à des aides publicitaires ouvre la compétition aux gens d'origine modeste au lieu de la réserver aux nantis. La nationalisation croissante des Jeux ne constitue pas nécessairement un mal. Il n'est pas mauvais qu'un athlète se sente lié à la communauté de ses concitoyens et qu'il ait conscience de l'exprimer dans son effort. Il est bon que les affrontements entre États soient transposés sur le stade, et l'on peut même regretter que tous les conflits ne se règlent pas un jour par des combats singuliers entre athlètes.

L'élément le moins contestable de l'idéal olympique, c'est finalement la volonté de faire vivre ensemble pendant quelques jours, d'une façon égalitaire et fraternelle, des athlètes de tous les pays, de toutes les races, de

toutes les classes, dans une compétition fondée sur des règles universellement acceptées. On le retrouve dans les Jeux actuels, qui l'étendent partiellement à la foule d'un public Immense et même aux centaines de millions de lecteurs de journaux, auditeurs de radio, spectateurs de télévision qui suivent les épreuves, prenant ainsi une relative conscience de l'unité du monde derrière sa diversité. Cela n'est pas rien Mais cela doit être ramené à ses dimensions exactes et ne mérite pas le fétichisme dont on entoure les Jeux.